

Port-Daniel, le 10 juillet 1952

Mon cher Marcel,

J'espère bien que tu pourras partir, en effet, le 1<sup>[er]</sup> août et obtenir ta bourse à temps. Quand tu seras sur les lieux, tu verras si l'on peut s'organiser pour y trouver soit une pension, soit un petit appartement meublé où je puisse aller te retrouver — plus tard. Je te souhaite de tout coeur de n'être pas plus longtemps en suspens: c'est une si cruelle sensation.

Hier, la caravane Jutras, Garneau et Larkin m'ont rendu visite, tôt dans l'après-midi. Leur visite, trop courte hélas, m'a fait grand plaisir — car ici, les distractions, comme tu le penses bien, ne sont pas nombreuses. Ensemble, nous sommes allés voir le phare, au bout de la pointe. J'espérais que nos amis feraient quelques croquis de l'endroit; mais bien qu'ils s'accordent à le trouver délicieux, ils avaient, dirent-ils, un horaire à respecter, et devaient se trouver à Carleton le soir même.

Néanmoins, ils ont passé environ une heure assis en rond sur la galerie, en dégustant, en mon honneur, un verre de scotch apporté par eux. La journée était belle; de la galerie, on avait une vue sur les champs et la mer également plongés dans le plus grand calme. Je crois qu'ils m'ont tous un peu envié ma retraite, dont ils ne connaissent pas évidemment les petits désavantages. N'en apercevant que le beau côté, comme d'ailleurs il m'arrive à moi-même, ils ont été séduits par l'endroit. J'ai vu leurs sketches qui, sauf un, de Garneau, ne valent pas les tiens, à mon avis. Ils trouvent tous d'ailleurs que tu as certainement du talent pour la peinture.

Jutras m'a fait bien des amitiés. Il était content, je crois, de me revoir; quant à moi, cela m'a fait un réel plaisir de le retrouver gai, et assez bien portant, à ce qu'il semble.

Tu as dû rôtir, en effet, dans ta petite chambre, ces jours derniers, car même ici, il y a eu deux nuits trop chaudes pour bien dormir. Pauvre chou, j'imagine que cette chaleur a dû être dure à supporter. Aujourd'hui, il fait plus frais. Une bonne brise souffle de la mer. Je me suis lavé les cheveux à l'eau de pluie dont il ne restait pas grand-chose dans le tonneau de la mère McKenzie, et je les ai fait sécher au vent et au soleil. C'est joliment plus agréable que d'aller chez la coiffeuse.

La journée se dévide assez bien en somme, par ici: mais, le soir, j'ai une petite crise d'ennui et je voudrais bien te voir arriver.

Tâche de te reposer, de te distraire d'une façon salubre à ta santé et écris-moi bientôt et souvent.

Je t'embrasse tendrement.

Gabrielle